

Jeanne Grégoire

**GEORGES PANNETON,
(1883-1947)**

L'auteur de ce chaleureux hommage à Georges Panneton s'est éteinte récemment à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Dans son article, Jeanne Grégoire rappelle sa participation à la fondation de l'Institut de traduction. Mais cette collaboration ne fut que l'un des fleurons d'une carrière aussi remplie et diversifiée que celle de Georges Panneton. Comme lui, elle a oeuvré dans de multiples champs culturels, s'intéressant à la musique, car elle détenait un diplôme de piano, mais tout particulièrement à l'histoire et à la généalogie, ce qui l'a amenée à rédiger plusieurs ouvrages et articles et à prononcer diverses conférences. Membre active de sociétés culturelles, elle vit son talent et son mérite récompensés par des titres prestigieux: celui de docteur honoris causa de l'Université de Montréal et celui de Chevalier de l'Ordre des palmes académiques de France. Elle fut aussi reconnue comme l'une des Femmes de l'année en 1983 et proclamée Patriote de l'année en 1984. Les fruits de cette inlassable activité se manifestèrent aussi après son décès. L'article qui suit, même s'il est posthume, a été suivi d'un manuscrit sur le régime seigneurial, «D'une aube à l'autre», qui devrait paraître bientôt.

Jean Delisle

Né à Montréal en février 1883, Georges Panneton, fils de Georges Édouard, zouave pontifical, et d'Hermine Lemerise, était le neveu de Charles-Marie Panneton, pianiste montréalais de renom, et cousin de Céline Marier, professeur de chant et de piano. Rien d'étonnant alors qu'on l'ait considéré comme un artiste-né.

Il fit ses études à l'École normale Jacques-Cartier et au Collège de Montréal. Dès son enfance se manifestèrent chez lui des aptitudes et un talent marqués pour l'art musical et le chant. Les auditeurs montréalais l'entendirent fréquemment aux concerts Marier et à l'église Notre-Dame où il se produisit plusieurs fois en solo, dès l'âge de dix ans.

En 1899, soit à l'âge de seize ans, il quitta sa ville natale pour parfaire ses études musicales dans la Ville lumière, bénéficiant de la générosité d'un mécène montréalais qui lui reconnaissait un talent prometteur et lui prédisait un avenir florissant dans l'art musical.

À Paris, Georges Panneton étudia la phonétique et la diction avec M. Prad, de l'Odéon, et M. Chazy, du théâtre de la Porte Saint-Martin; le chant avec M. Fournets et Mme Rose Caron, de l'Opéra de Paris, et avec M. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique;

la composition avec M. Delaney, Premier Prix du Conservatoire de Paris, professeur d'harmonie au Conservatoire de Nîmes. Il se destina d'abord à la comédie, encouragé dans cette voie par M. Prad lors du séjour de ce dernier à Montréal. Par la suite, il s'orienta vers l'opéra.

À Paris, il s'intéressa pendant six mois à l'oeuvre de Bach sous la direction d'Eugène Gigout, aux symphonies, avec Widor, et aux études en piano, avec Isidore Phillips; il fréquenta, également pendant six mois, l'École de Chartres où il fit la connaissance des trois enfants de Bachman. Habitué de la Scola Cantorum, il assistait, comme auditeur, aux leçons de Vierne et d'Indy. Il vint à Montréal, en 1911 et tint plusieurs rôles importants avec la Montreal Opera Company.

Le Passe-Temps, revue bimensuelle publiée à Montréal, fit paraître dans son édition du 29 juillet 1916 ce texte accompagné d'une magnifique photo de l'artiste.

Les journaux de France apportent des nouvelles de l'un de nos artistes de Montréal, maintenant établi en France, où il est en train de se faire une réputation enviable, c'est le baryton Georges Panneton qui, on s'en souvient, chanta plusieurs rôles importants, dans la troupe Jeannotte, lors de la deuxième saison d'opéra, à Montréal. M. Panneton est le frère d'une de nos meilleures chanteuses montréalaises, Mlle Antoinette Panneton, qui concourt pour le prix d'Europe.

À Paris, en effet, certains journaux firent les plus vifs éloges du talent de Georges Panneton, surtout de ses deux dernières compositions patriotiques: la *Victoire française* et la *Marseillaise de l'Alliance*. « Il appert, continue le chroniqueur de *Passe-Temps*, que ce sont des oeuvres très enlevantes qui furent chantées par des artistes de réputation, tandis que M. Panneton les accompagnait au piano.»

Pendant la Première Guerre mondiale, Georges Panneton s'établit à Bandol, dans le Var, où il s'occupa de distraire les blessés de guerre. De retour à Paris, il établit sa résidence au 83, avenue de Wagram, tout en conservant une résidence d'été à Meillonas, Bourg-en-Bresse. Il fut alors secrétaire de Louis Herbette, conseiller d'État et président de l'Alliance française, puis secrétaire à la rédaction du journal l'*Ami des bêtes*, publié à Paris. En 1917, il devint membre de la Société des auteurs et compositeurs de Paris. Ses compositions et ses écrits étaient signés du pseudonyme Georges Neyrat.

Tout Canadien qu'il fût, Georges Panneton enseigna à Paris la musique, la diction et le français. Il fut chargé des cours de français et d'anglais à la mairie du VIII^e

arrondissement, de 1920 à 1924.

De retour au pays, en 1938, il demeura auprès de ses parents octogénaires dans leur résidence d'Outremont. C'est d'ailleurs pour répondre à leur invitation et sur leurs instances qu'il revint se retremper dans la vie familiale.

Il continua de mettre sa profonde érudition au service de la langue française en dispensant bénévolement, durant quelques années, des cours de diction française dans une institution montréalaise, l'institut de Nazareth.

Membre de la Société historique de Montréal, il présenta aux réunions mensuelles de cette société quelques études dont *l'Épopée chevaleresque des zouaves pontificaux* et *Nos origines charentaises*. Au Cercle Buis-Drummond il prononça une causerie intitulée *Plamondon intime* - car il avait connu le grand artiste Plamondon à Paris.

À la demande du président de la Société du bon parler français, Jules Massé, Georges Panneton présenta au poste CKAC des comptes rendus des soirées de gala qui avaient lieu au chalet du Mont-Royal à la suite de certains anniversaires de cette société. Il savait d'une façon à la fois spirituelle et empreinte d'émotion brosser un tableau vivant du défilé des artistes sur le plateau du chalet du Mont-Royal.

Georges Panneton fit aussi sa marque dans le domaine de la traduction, d'abord en inaugurant un cours de traduction-version – le cours de thème étant dispensé par un professeur de langue anglaise – sous les auspices de la Société des traducteurs de Montréal. Il faut alors nommé directeur et rédacteur en chef de la revue mensuelle *le Traducteur/ The Translator* publiée par ladite société.

Après une année d'expérience dans ce domaine, il fonda, en collaboration avec la directrice des cours, Jeanne Grégoire, l'institut de traduction, qui fut annexé à l'Université de Montréal en 1944. Dès sa création, l'institut a suscité l'intérêt et la confiance du public en général ainsi que du monde des affaires et des services administratifs.

Georges Panneton fit l'exposé de sa théorie de l'art de traduire dans une thèse qu'il présenta, en octobre 1945, à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, pour l'obtention de la maîtrise ès arts. Cette thèse, intitulée «la Transposition, principe de la traduction», fut le premier travail sur ce sujet présenté à l'Université pour l'obtention d'un diplôme.

À peu près à la même époque, en 1942, la maison d'édition MacMillan publiait la traduction française, faite par Georges Panneton, de l'ouvrage de Franklin Davey

McDowell intitulé *The Champlain Road (la Route de Champlain)*. Outre cet ouvrage, il traduisit des tracts pour la Société d'enseignement postsecondaire.

Toutes ces publications et ces conférences lui valurent les plus chaleureuses félicitations. On ne relève que des éloges dans l'appréciation de ces travaux par d'éminentes personnalités: «superbes, magnifiques, éblouissants, écrits bien charpentés et rédigés dans un style harmonieux; présentés en termes clairs, précis et savoureux, style éloquent qui s'impose à l'esprit, un style qui glorifie les plus belles qualités de notre chère langue française », etc. Par son amour du français bien parlé, dont il était un exemple vivant, et par son dévouement à cette cause, il fut un véritable « chevalier » de la langue.

La Société de géographie de Montréal, la Société généalogique canadienne-française et l'Association technologique de langue française d'Ottawa l'ont compté parmi leurs membres.

Cette activité dans le domaine culturel ne cessa qu'à son décès, survenu à Outremont, le 22 mai 1947, après une courte maladie.

Cet article est paru dans *Cultures du Canada français*, (publication du Centre de recherche en civilisations canadienne-française, de l'Université d'Ottawa), vol. 4, 1987, p. 83-86.